

Onze Heures

C'était une semaine lente, un vendredi lent. Arrivée la fin d'après-midi, j'avais ce sentiment maussade de fin de semaine de ne pas avoir été assez productive. J'ai décliné les invitations de mes amis à sortir ; je resterai à la maison ce soir. Peut-être que je débiterai cet article blog qu'il me reste à faire. Celui sur « Qui est l'ennemi ? ».

C'est l'intitulé de la conférence à laquelle je vais participer dans deux semaines, et je dois préparer un court écrit.

J'ai ouvert mon ordinateur pour figer quelques idées.

*La peur est l'ennemie, bien sûr. C'est la peur qui nous sépare et nous déchire. C'est la peur qui dresse des murs de terreur et de haine entre les gens, les communautés, les nations et tout le monde. Nous ne comprenons pas et donc nous craignons ce qui montre du doigt la singularité de notre monde comparé à celui des autres.*

Le sommeil me sapait. Je terminerai demain. Quelques dernières pensées :

*C'est la profonde crainte de ceux autour de nous qui nous ligote. La peur de l'autre est subtile, et nous ne la nommons peut-être pas comme telle. Nous la nommons peut-être méfiance, dégoût, ou simple incompréhension, mais tous ces mots décrivent un aspect des autres qui nous semble différent de nous-mêmes. Evidemment, nous sommes tous différents et ces différences entre nous en tant qu'individus et...*

J'ai sombré dans le sommeil sur le canapé. Il était presque 19h le vendredi 13 novembre.

Vers 21h45 j'ai mis mon portable sur vibreur. La batterie était quasiment vide mais j'avais décidé de le charger le lendemain matin. Quelques minutes plus tard, le premier appel est arrivé. Une chainé télé voulait une interview à propos de 18 personnes abattues à Paris. Je n'étais pas au courant, et déjà profondément endormie. Mon portable a continué de recevoir des messages et des appels toute la nuit jusqu'à ce que la batterie se décide à mourir au petit matin.

J'ai allumé mon portable avec paresse vers 8h45. Onze heures s'étaient écoulées. Les onze heures qui ont renversé Paris ; onze heures qui ont brisé des cœurs, et des familles. Ces onze heures qui ont vu la peur pénétrer la cité des lumières d'une façon nouvelle.

Des messages inquiets et des appels agités ont inondé l'écran de mon portable et m'ont empli d'un effroi soudain : quelque chose avait dû m'arriver sans que je le sache. J'ai immédiatement allumé la télévision. J'ai vu défiler des chiffres à l'écran : 120 morts à Paris. Dans ma panique et ma confusion, mon français balbutiant m'a fait défaut et j'ai allumé la BBC, tout en répondant à ma famille et mes amis. Je vais bien, je suis en vie. Je me suis réveillée tard.

La nature de la peur et de la terreur.

Je viens d'un pays où la peur pénètre le tissu social. Le crime a tellement dérobé les Sud Africains de leur train de vie habituel que nous avons oublié ce que c'est de parcourir les rues d'une grande ville, de jour ou de nuit, sans un sentiment aigu d'angoisse. Cette terreur instillée est subtile et inconsciente. Et l'on entend « conduisons donc plutôt que de marcher, et prenons une clôture de plus autour de notre maison, merci beaucoup »

Cette anxiété intérieure m'a doucement quittée ces trois dernières années depuis mon arrivée à Paris. Je n'ai jamais été attaquée ni aucune de mes connaissances victimes de crime. Et pourtant j'utilise des transports publics de nuit, je rentre seule à pied en prenant des rues sombres. Paris est une ville sûre. C'est une des choses que j'adore.

Pendant les trois dernières années, j'ai aussi senti les préjugés raciaux se réduire en peau de chagrin. Les inconnus dans la rue n'étaient pas des menaces. Juste des inconnus inoffensifs. Souvent des inconnus aimables et serviables. Le mélange cosmopolite qui compose la plupart de Paris est exaltante et grisante, pas dangereuse.

Est-ce que tout cela a changé pendant les 11 heures où je dormais à l'abri dans mon lit, environ 1 kilomètre de là où 19 personnes ont été massacrées dans un restaurant ? Est-ce que j'avais plus peur en sachant que 110 personnes de plus ont été sauvagement assassinées dans la ville cette nuit-là ? Non. Je n'ai pas commencé à craindre l'homme musulman du marché qui me vend des œufs et du fromage tous les dimanches, ni la réfugiée bulgare qui mendie à la boulangerie.

Je choisis de vivre dans un pays qui est maintenant en guerre avec un groupe terroriste radical et puissant. Cela peut me transformer en cible parce que je vis ici, je me suis retrouvée au mauvais endroit, un scénario déroulé au mauvais moment, mais rien de plus.

La peur est l'ennemie.

J'espère qu'elle ne conquerra pas le cœur des Parisiens, en installant la méfiance et le malentendu entre des gens capables de mettre ce pays à genoux. Car au final, ce ne sera pas une force extérieure qui détruira une grande nation comme la France, mais notre peur des autres.